

Ex Nihilo

Maëliss Loisy

Ex Nihilo

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08252-3

Prologue

Quand le monde est fou, les fous le sont moins.

Elisabeth Roudinesco

« Entrez, je vous prie » dit la thérapeute.

La patiente fit un bond lorsque la porte claqua derrière elle. Son cœur trémulait dans sa poitrine. Elle frottait convulsivement ses mains tremblantes l'une contre l'autre.

« Asseyez-vous » poursuivit la psychiatre.

La jeune femme obéit. Le fait de se retrouver dans ce fauteuil familial, entourée par les vapeurs d'huiles essentielles de cannelle qui embrumaient le cabinet, la rasséra. Elle gesticula pour s'asseoir plus confortablement dans le fond du fauteuil.

« Je vous prie de m'excuser de mon retard, Docteur, souffla la jeune patiente d'une voix chevrotante, je... »

Elle aurait souhaité trouver une excuse plausible à livrer à sa thérapeute, mais l'inspiration lui manquait.

« Vous aviez du mal à sortir de chez vous, c'est cela ? » devina la psychiatre.

La jeune femme acquiesça en retenant les larmes brûlantes qui lui piquaient les yeux.

« Vous n'avez pas à vous excuser, dit la médecin. Je suis très fière que vous soyez parvenue jusqu'ici. Auparavant, vous loupiez

presque une consultation sur deux, rappelez-vous. Que s'est-il passé aujourd'hui ?

– J'étais cristallisée sur le pas de ma porte, répondit la patiente. Je sentais le vent sur mes joues, j'entendais des personnes qui riaient au loin. J'avais des appréhensions mais j'arrivais à les dominer. Puis j'ai entendu un crissement venant du bois, derrière la maison. Alors j'ai été prise d'une crise de panique, encore une fois. Il m'était impossible de revenir à la réalité. Dans ma tête, je revoisais des flash de lumière rose. Un bourdonnement vibrait dans mes oreilles. Je me suis accroupie par terre et j'ai pleuré pendant vingt minutes ».

La jeune femme rougissait de honte. Les larmes recommencèrent à rouler sur ses joues cramoisies.

« L'important, souligna la psychiatre, c'est que vous soyez ici, maintenant. A présent, dites-moi, que s'est-il passé hier ? »

La patiente s'humecta les lèvres. Sa gorge était sèche et râpeuse. Elle avala quelques gorgées d'eau dans sa bouteille en plastique avant de reprendre.

« J'ai été convoquée par la police. C'était à propos de... »

Elle s'interrompit en lançant un regard suspicieux à sa médecin.

« Je n'ai pas très bien compris de quoi il s'agissait en fait. Ils ont parlé de toutes ces personnes qui étaient mortes. Ils ont mentionné des assassinats, des suicides, des accidents. Ils ont dit qu'un grand nombre de personnes étaient impliquées dans ces drames.

– Etes-vous vous-même impliquée ? questionna la psychiatre, conservant toujours le même ton laconique.

– Bien sûr que non ! s'offusqua la patiente. Tout le monde s'obstine à m'incriminer. Ils voudraient que j'endosse la responsabilité de tout ce qui a pu se passer au cours des dernières années. Mais je n'étais qu'un pion. Ils m'ont utilisée et après ils m'ont détruite. Ils ne m'ont pas laissé le choix.

– Comment vous êtes-vous sentie au cours de cet interrogatoire ? »

La jeune femme réfléchit. Ses lèvres tremblaient. Ses yeux étaient tout enflés de chagrin.

« Misérable, lança-t-elle finalement, humiliée. »

La psychiatre laissa à sa patiente le temps de sécher ses larmes. Celle-ci se moucha bruyamment dans le mouchoir que lui tendait la médecin. Elle essuya de sa manche un ruban de mucus qui s'était collé à son menton.

« Ils ont utilisé tout ce qu'ils ont pu trouver sur ma fiche de renseignements personnels. Et tout ce que mes proches et mes collègues leur ont apporté comme informations supplémentaires. Ils ont joué avec les détails les plus intimes de ma vie, avec mes traumatismes les plus profonds, pour me faire parler. Mais ils perdaient leur temps. Je ne me souviens plus de rien. Je ne me souviens pas de ce qu'il s'est passé. Je souffre d'affreux trous de mémoire ces derniers temps. L'inspecteur m'a dit qu'il trouvait cela bien commode. »

La jeune femme continuait à entortiller compulsivement ses doigts. Elle ne regardait plus son interlocutrice dans les yeux, fixant son attention sur le mur derrière elle, en passant par-dessus son épaule. La psychiatre ne manqua pas ce détail. Elle aussi trouvait ces pertes de mémoires commodes.

Sa patiente mentait.

Partie 1

Tout a commencé comme ça...

L'automne avait peint de son voile mordoré le flanc des montagnes et les chemins terreux qui cinglaient la ville s'étaient tapissés de feuilles mortes. Le vent était humide. Medeah marchait d'un pas lent sur un sentier sinueux. Ses bottes en caoutchouc étaient lourdes d'une épaisse écorce de boue qui grimpait jusqu'au genou de son jean délavé. Il n'était pas encore sept heures du matin et la vallée rêvait encore. Les songes des savoyards comme ceux des vacanciers s'élevaient dans le ciel en nuées d'exhalations brumeuses bleues et sombres. Medeah connaissait cette petite forêt domaniale comme sa poche. Elle pouvait en parcourir les sentiers sans jamais douter de son chemin. Ces petites marches matinales lui étaient précieuses.

Au croisement de la vieille caravane abandonnée et du ruisseau, la jeune femme bifurqua à droite pour monter à pic vers le ciel par un sentier qui perçait les nuages, à mille mètres en aval. Le dénivelé lui réchauffa les cuisses. Ses joues rondes avaient pris une jolie teinte rubis sous l'effet du froid et ses lèvres violettes laissaient filer la vapeur chaude de son souffle. D'aucuns auraient pu la trouver belle, avec ses cheveux de satin chocolat tressés, ses yeux émeraudes et ses épaules fines et douces, mais le commun des mortels avait une fâcheuse tendance à ne pas la voir. Ses chandails tricotés à larges mailles et ses jupes carrées vintage n'y étaient pas pour rien. Mais il y avait aussi son air absent, ses lèvres quasi inexistantes, ses petits seins et sa démarche toujours rapide et occupée. D'autant que ses cheveux longs renforçaient son air masculin plutôt que de souligner sa féminité discrète. Ainsi, elle

possédait cette sublime qualité de n'être ni laide ni belle, ce qui lui avait permis d'échapper relativement aux traditionnelles brimades de collègue, même si quelques petites pestes avaient pu s'amuser à railler cette « grande jument » dans son dos de temps à autres.

Medeah avait eu une enfance normale. Ses parents l'avaient aimée et s'étaient aimés. Ils étaient morts à un âge honorable, et auquel il devient raisonnable de laisser un enfant orphelin.

Le temps lui manquant, la jeune femme ne parvint pas à dominer les nuages ce matin-là. Elle dut faire demi-tour. Elle était attendue au laboratoire pour huit heures précises. Une réunion d'une importance CAPITALE, lui avait-on dit. Pour faire honneur à l'héritage professionnel de ses deux parents pâtisseries, Medeah était devenue biologiste. Elle avait laissé les poches à douilles au placard pour accomplir sa destinée de sordide scientifique myope et cyphosée, les yeux greffés au microscope dans un laboratoire obscur où le mercure affichait constamment, été comme hiver, vingt et un degrés Celsius. Spécialisée en bactériologie, la jeune savoyarde passait ainsi des journées à décortiquer au microscope des échantillons de matières fécales pour faire coucou à de coquines bacilles gram négatif. Fallait-il avoir du flegme pour choisir ce métier. Elle ne s'en était jamais plainte. Au contraire, la vie solitaire, le culte de l'exactitude, la faible place laissée à l'incertitude, et la conviction d'être utile à un patient sans avoir à lui serrer la main, la comblaient.

Medeah fut de retour chez elle avant que ne brillent les premiers rayons de soleil. La petite maison qu'elle louait (ses parents n'avaient pas eu la bourgeoisie de lui léguer de la pierre) avait tout de la chaumière de conte de fée telle que se la serait imaginée un enfant pauvre du Sahel, qui n'aurait jamais lu de conte de fée.

La jeune biologiste débarrassa son corps mince de ses vêtements lourds et boueux pour prendre une douche brûlante. Elle ne garda sur sa peau nue que son petit pendentif en croissant de lune argenté qu'elle ne quittait jamais. L'objet n'avait absolument

aucune valeur sentimentale, elle était simplement habituée à le porter et il lui semblait que toute femme de vingt-cinq à trente-cinq ans sans enfant se devait d'avoir un pendentif fétiche. Elle le gardait donc et s'amusait parfois, lorsque quelqu'un lui demandait son origine, à prendre un air pénétré en clamant « c'est un présent que je me suis fait à moi-même, car je suis la seule personnes qui m'accompagnera toujours, dans cette vie comme dans l'autre ».

C'était parfaitement niais.

Medeah n'avait aucune profondeur. Elle n'était pas philosophe. Elle avait bien tenté d'acquérir un peu de subtilité dans ses réflexions en se gavant de romans et d'essais plus spirituels les uns que les autres, mais elle n'était parvenue qu'à mettre de jolies tournures de phrases sur un discours creux comme une coque de noix. Elle n'avait que peu d'enthousiasme face au second degré, ne souffrait pas de tragiques prises de consciences à chaque décennie passée, ne pratiquait pas la métacognition à l'excès. C'était un esprit solide, en orbite autour de ses convictions et intelligible par tous. Ses yeux acides n'ouvraient sur aucun monde mystérieux et elle n'avait pas de secret profond.

Sous la pluie d'eau brûlante, Medeah se récitait des poèmes dont les jolies phrases lui faisaient frétiller les lèvres. Ses cheveux sombres lui collaient aux fesses et un petit tapis de poils drus lui irritait les doigts lorsqu'elle se savonnait le pubis.

Elle se rendit au laboratoire à pieds, en traversant Chamonix du Sud au Nord. L'intersaison offrait à la ville un calme appréciable. Sur le chemin, elle se réchauffa le gosier en dégustant un savoureux café au lait d'amande, préparé dans son thermos de bambou.

La réunion CAPITALE dura une éternité. Medeah eu le temps de compter le nombre de poils de nez qui dépassaient des 27 narines autour de la table ovale (Daniel avait débouché pour finir le nez encastré dans la porte de son bureau en arrivant le matin même, et avait fourré un morceau de coton dans son naseau